

LASTDAY

Il savait que c' était la dernière fois qu' il verrait sa demeure. Il n' avait pas pu dormir, trop énervé, trop pressé de partir comme pour la veille d' un voyage. Ses jambes qui lui avaient fait traverser le temps l' avaient lâché pour lui dire :

" C' est bon mon gars, maintenant l' heure est venue".

Il voulait mourir, mais seul son cœur résistait au assauts de la faucheuse comme un dernier pied de nez, alors que son âme était prête. Il ruminait sa mémoire en cherchant une solution. Pourquoi refusait - on son départ dans l' au-delà? ! Il avait voyagé dans un siècle en côtoyant les instants magiques de l' histoire mais aussi les pires. Il avait vécu des décennies de bonheur avec Jeanne dans les années folles mais Jeanne était partie bien trop tôt avant lui. Il aimait partir sur l' eau avec sa petite barque, ses rames, ses vieux filets en cotons si lourds à remonter, pour se retrouver dans la quiétude d' une mer plate, à contempler le panoramique d' étoiles que lui offrait le ciel. Les pêcheurs du coin respectaient le vieil homme en lui laissant le pite toujours libre comme si la magie d' Hemmingway était dans l' air. Alors, je le laissais se reposer un peu plus tardivement que d' habitude et je préparais religieusement ses affaires. Ce jour n' était pas vraiment comme les autres. J' étais impuissant face à sa chute mais je faisais tout pour qu' il puisse trouver la paix dans la dignité. Dans la salle de bains, je reniflais encore une fois son eau de Cologne qui avait hanté mon enfance lors des repas du dimanche en famille. Son vieux blaireau traînait sur le coin du lavabo avec son rasoir américain d' après guerre, celui qui coupait mes boutons d' acné sur mes premiers poils. Il restait assis sur le lit, les yeux fermés, à balancer la tête comme pour en chasser le diable, en poussant de petits cris plaintifs. J' étais inquiet car ce comportement revenait fréquemment . Quand il retrouvait soudainement ses esprits, je soufflais un grand coup.

« -Bon, on va y aller ? ! »

Il ouvrit alors ses yeux, pour fixer mon regard dans un silence lourd. Son visage était glacial. Je me tenais debout devant lui comme une marionnette sur un porte-manteaux, car pour la première fois, je percevais la peur de la mort dans son regard. Il allait quitter un endroit qu' il ne reverra jamais plus, là ou il avait sûrement conçu ma mère, là ou l' hiver retenait une humidité saline mais qui laissait toujours une douceur d' air

frais les jours de canicule. Il se devait d'accepter cet ignoble sacrifice. Il baissa la tête et laissa échapper de gros sanglots. Je ne l'avais jamais vu pleurer, sûrement pour ne pas montrer sa faiblesse à la dame noire qu'il avait trop souvent rencontré sur les champs de bataille et dans d'autres épreuves. Je m'agenouillais pour le serrer dans mes bras en lui donnant toute mon affection et étonnement, je ne pleurais pas. J'étais envahi par une sorte de désolation totale de lui avoir fait vivre ce terrible sentiment. Mais il me réconforta très vite en posant sa main sur mon épaule.

« Ce n'est rien fils, on y va. »

Nous quittâmes la chambre, pour traverser la grande cuisine qui amenait dehors. Il ne voulut pas de mon aide pour l'accompagner et, me devançant d'un pas titubant, il franchit la cuisine sans même un regard pour se retrouver sur le pas de la porte à m'attendre. Il ne voulait pas, même l'espace d'une seconde, voir les souvenirs de joie rejaillir à la surface. Tous ces objets que l'on traîne toute une vie dans un coin d'une pièce étaient autant d'anecdotes vécues. Je regardais délicatement en détail chaque objet, essayant de deviner son histoire, de percer son secret. Je m'attardai sur la grande et belle table en chêne massif et je fus projeté dans mon enfance où je revoyais les nombreuses scènes d'un repas gargantuesque avec Jeanne et des amis pêcheurs, auquel j'avais assisté. J'avais sept ans, et j'aimais bien passer un mois d'été avec eux. C'était l'époque des "vendangeurs", de petits rougets qui chaque année venaient se reproduire au même endroit et qui régalaient nos palais. Leur rareté, leur qualité faisaient monter les prix et cette fois-ci, ils venaient de faire un bon coup de filet. Je me rappelais de leurs éclats de rires à table et Jeanne qui me disait de me boucher les oreilles quand ils partaient dans l'ivresse. A cet instant, je pouvais entendre les rires résonner dans la pièce. Les quelques photos jaunies semblaient s'envoler comme pour être gommées par le temps. Les scènes familiales où chacun avait le sourire devenaient soudainement floues. J'avais le cœur serré, la bouche sèche. J'allais bientôt être le dernier rescapé de la famille et je n'avais pas pu encore lui donner un descendant. Il ne me disait jamais rien sur ce sujet. J'avais l'esprit frivole et l'aventure avait occupé mon ego pendant bien des années. Cette instabilité avait détourné mes fibres paternelles pour des relations fugaces sans avenir. Aujourd'hui il était heureux de voir que Isa avait réussi à mettre une ancre à ma barque. Comme il me disait toujours :

« Chaque chose a son temps »

Dehors, le soleil cognait dur et les fleurs succombaient à sa chape. Le silence régnait en maître comme pour lui rendre un dernier hommage. Bras dessus bras dessous, nous traversâmes le jardin sans même jeter un oeil sur le potager envahi par le chien dent, et les mauvaises herbes. La nature reprenait le dessus sur l'homme et les tomates, les salades, les radis

lui auraient laissé bien des regrets.

« Tu m'amènes à la plage? »

La plage était au bout de la rue . Du portail... on pouvait voir si la marée était haute ou pas. Les embruns salins qui s'engouffraient entre les palissades pour remonter jusqu'à nous, nous auraient indiqué une bonne période de pêche. Mais c'était le calme plat de l'été indien et le vent d'est, qui retenait encore la chaleur estivale, imprégnait une luminosité rare. Les touristes avaient repris leur routine laissant la quiétude retrouver ses lettres de noblesse. Nous nous assîmes sur le banc près du tamaris et nous laissâmes nos pensées divaguer sur l'horizon. Il essaya une dernière fois de capter la moindre émotion que le décor de sa vie avait pu lui apporter. Il se laissa bercer, le regard perdu dans ses souvenirs, pour s'endormir sereinement. Il était bien et j'arrivais à sentir son bien-être à travers lui. Je contemplais le panorama en fumant cigarette sur cigarette et je m'extasiais sur les innombrables aquarelles qu'il m'offrait, la tête vide, simplement détendu. Quelques voisins nous apercevant osèrent s'aventurer à le déranger.

« Hé!! Comment va Roger ? ! »

Suivant la nature des regards il pouvait discerner soit de l'hypocrisie, soit de la sincérité. Ses réponses toujours courtes étaient adaptées suivant sa perception. Certains essayaient de compatir en me faisant discrètement les gros yeux mais ils s'enlisaient lamentablement avec: « Vous avez bonne mine !! »

Il ne voulait point de ce défilé avant coureur. Cependant, une étincelle brilla dans ses yeux quand une jolie blonde, la quarantaine, s'approcha de nous délicatement. Je l'avais aperçue depuis un moment se promenant avec son chien le long de la plage. Elle portait un short moulant dégageant un petit fessier succulent et un tee shirt où deux beaux seins gambadaient gaiement. Elle me sourit tendrement et posa sa main sur celle de mon grand père.

« Alors Roger, on prend l'air ?! Le temps est superbe, n'est ce pas? »

-Je crois que le temps va changer car le vent va tourner.

-Cela fait plaisir de vous revoir

-Oui, moi aussi Sarah cela fait plaisir de te voir.

-Que devenez vous ?!

-Je crois que j'arrive au bout du rouleau. Il est l'heure de partir maintenant. Je n'arrive plus à m'assumer et je perds la tête. Ce n'est pas beau de vieillir ainsi.

Elle me regarda tristement et j'acquiesçais ses dires

-Mais vous n'allez plus aux palourdes ?

-Mes jambes ne peuvent plus me suivre, alors avec les médicaments que me donne ce putain de docteur, je rêve la nuit, de pêche, de bateaux.

-C'est vous qui m'aviez appris enfant à les ramasser. Je me souviens, c'était toujours vous qui aviez les plus grosses. Et à Mathieu mon fils,

vous lui aviez montré aussi. Vous vous rappelez ?!

-Oui, tu m'attendais avec ton petit panier sous le bras et tu prenais ma main. Tu étais toute frêle avec tes long cheveux et tu écoutais attentivement mes conseils. Pas comme celui là (me désignant) qui n'en faisait qu'à sa tête. »

Je me souvenais aussi, quand assis sur la proue, j'observais tous ses gestes et que j'humais l'air en regardant les étoiles. J'aimais partir la nuit sur l'eau avec lui. Les attentes silencieuses sur les flots étaient des instants privilégiés que nous respections.

« -Bon, je vous laisse. .A bientôt Roger .

-Adieu Sarah. »

Nous restâmes ainsi, côte à côte, jusqu'au coucher du soleil pour savourer sa féerie. Peu à peu, le bleu prit sa robe de nuit, le jaune laissa place à l'orange, les mauves se superposèrent dessus, les cirrus comme de légers coups de pinceau prirent leur aise et la mer plate devint le reflet des couleurs. Les oiseaux par des battements d'ailes gracieux retournèrent sur la terre, les lumières de la côte étaient autant de lucioles dans un champ et le vent venait de tourner. Si j'avais vu de splendides couchers tout autour de la planète, celui ci fut incontestablement le plus beau.

Pendant le trajet, il resta dans ses pensées, les yeux fermés et je n'avais pas de mots pour parler. J'avais choisi une belle maison de repos. Une des plus chères avec toute l'assistance nécessaire. Cette décision avait longtemps hanté mes nuits mais je n'avais plus la force de supporter cette fatale situation. J'avais essayé le plus possible, de retarder l'échéance mais la réalité devenait insupportable. je souhaitais tellement qu'il meure dans son propre lit, qu'il parte avec les rêves de son sommeil. Lui aussi espérait ce départ mais le destin en avait décidé autrement en lui infligeant la déchéance. Encore une de ces injustices que la vie peut délivrer et qu'il fallait subir de plein fouet. Bien des questions me passaient dans la tête et restaient souvent sans réponses. je ne savais plus quoi faire et quand j'ai vu que le personnel de la maison de repos appelait leur pensionnaire par leur prénom, je m'étais décidé. Ce détail anodin me semblait être le dernier rempart de la dignité. Vu l'heure avancée, l'infirmière qui nous reçut me certifia notre retard par un regard noir. Nous venions de perturber le service mais quand elle se pencha vers lui, son visage s'éclaira d'un sourire.

" Venez Roger, je vais vous montrer votre chambre"

Elle lui prit délicatement le bras et il la suivit sans un mot. Je restais debout pétrifié à voir ce vieil homme partir avec une inconnue vers sa dernière demeure. C'était comme si je venais de livrer un colis, d'abandonner un chien sur le bord d'une route. Je mis quelques minutes

avant de me reprendre. La chambre était spacieuse, claire, décorée de petites aquarelles marines. La fenêtre donnait sur un parc ombragé dont on devinait les bancs dans la pénombre. Un fauteuil en cuir où il prit place trônait près des rideaux. Une petite salle de bains attenante complétait la pièce. Il n'avait pas voulu de télévision, ni emporter ses romans policiers qu'il dévorait le soir. Depuis quelques temps, il s'était coupé du monde extérieur, se renfermant sur lui même pour ne pas me montrer son enfer. Seul le journal qu'il survolait rapidement arrivait encore à le raccrocher au monde vivant.

« -Il est tard, je vais y aller. A demain. Dors bien. »

Il me posa une bise sur le front avant de m'entreindre dans ses bras. Je ne voulus pas craquer, pas devant lui, alors je serrais les dents mais mon cœur explosait à l'intérieur. Je le quittais sans même me retourner et quand la porte fut enfin fermée, je pus me libérer de ma souffrance en faisant jaillir mes larmes. Je regardais le personnel de nuit s'activer à donner les derniers médicaments. Leurs gestes étaient lents et tous me regardaient étrangement tellement j'étais perdu. Des râles de désespoir s'échappèrent d'une chambre, une vieille toute fripée fixa mon regard. Longeant le couloir, je croisai un monsieur qui me salua poliment. Il n'était pas si vieux mais semblait désabusé, usé par la vie. J'étais dans un mouroir où la mort empestait, l'espoir avait fui les âmes. Je me sentais oppressé devant la détresse et je quittais ce lieu dans un état second, en me demandant comment pouvait on subir un tel châtement, comment accepter cette dégradation humaine ? Cela me semblait inconcevable tant le paradoxe était flagrant. Même si on essayait de reconstruire un Environnement convivial, familial, l'issue restait toujours la même.

Les jours qui suivirent furent très étranges. J'étais omnibulé par l'image de mon grand père suppliant l'indulgence dans cette chambre. Il refusait de s'alimenter et ne voulait plus prendre ses médecines. Il se levait juste pour rester à la fenêtre assis dans le fauteuil, à contempler le temps passant, le regard dans le vague. Les névroses rongeaient plus fréquemment ses pensées et il restait de longues heures à gémir puis crier ses douleurs. A chacune de mes visites, il ouvrait ses yeux vitreux et un léger sourire irradiait son visage. J'essayais en vain de lui donner mes dernières cartouches d'espoir.

« -Il faut manger et ne pas rester au lit toute la journée.

-Pourquoi je ne peux pas mourir ?! Dis moi fiston ? !

-je ne sais pas, je ne sais pas

-J'ai mal dans la tête.

-je vais appeler le docteur.

-Non, il ne fera rien de plus.

A la maison, Isa sirotait une bière devant la télé, en marcel et petite culotte. Je m'approchais pour l'embrasser dans le cou et l'odeur de son parfum me réchauffa le cœur. J'aimais quand elle sortait du bain toute fraîche, sa peau dégageant une saveur de lait et d'amandes. Je m'attardais à la câliner pour effacer mes maux. Elle connaissait les gestes qu'il fallait pour compatir à mon problème. Elle prit ma tête entre ses mains pour m'embrasser tendrement.

-Il y a un courrier pour toi sur la table.

-je me fous du courrier. J'ai besoin de te sentir.

-oui mais il est important.

-Rien n'est important aujourd'hui.

-Je crois que tu te trompes. Vas le lire s, 'il te plaît..

J'attrapais cette maudite enveloppe et je découvrais une analyse sanguine

-C'est quoi ça ?!

-Ben lis.

-Je n'ai pas la tête à cela Isa.

-je suis enceinte.

Elle me regarda fixement en se tordant les doigts d'anxiété, attendant ma réaction.

_Quoi ?!

-je suis enceinte.

Il me fallut quelques secondes pour que ce mot imprime l'image dans ma tête. Isa attendait sagement ma réponse en faisant ses yeux doux mais je restais muet la feuille à la main. J'avais l'impression que le sol se dérobaît sous mes pieds, de ne plus contrôler le réel. Tout se mélangeait en moi comme on zappe à la télé et je devais donner une réponse. J'essayais de me retrouver pour analyser ces événements en étant totalement dépassé. Nous n'avions jamais discuté sur ce sujet même si je sentais en elle, son rôle de mère.

-De combien ?!

-Deux mois.

Elle se leva pour filer au bar et remplir deux verres de bourbon. En m'entendant un, elle avait repris son air sérieux.

-Tu sais, il est encore temps pour me faire avorter, mais il faut vite se décider. je désire un enfant de toi, je suis prête. Mais il faut que tu sois prêt aussi.

Être prêt, voilà le bon mot. J'étais torturé par mes précédents échecs ou je n'avais pas voulu assumer une telle décision. En refusant de devenir un adulte, j'avais déjà brisé une histoire d'amour même si je restais persuadé d'avoir fait le bon choix. Aujourd'hui, les choses étaient différentes et la lumière qui brillait dans les yeux d'Isa me donna confiance. La fierté s'empara de mon corps car la fatalité avait guidé l'instinct d'Isa sur la meilleure des solutions. En me faisant ce cadeau,

elle venait de canaliser mes craintes, de me donner une belle preuve d'amour et elle offrait un descendant à mon grand-père.

-Finis ton verre, car désormais c'est ton dernier.

Le lendemain, j'étais impatient d'annoncer la nouvelle à mon grand père. J'avais enfin en main, un espoir et une belle image pour apaiser sa souffrance. Je filais nerveusement dans les artères de la ville car cette fois ci, les secondes qui s'égrainaient devenaient du temps perdu. A la maison de repos, on s'activait à fournir les plateaux repas du midi. Une nouvelle force me permettait d'être hermétique à ce qui m'entourait, comme si j'avais réussi à poser une sphère transparente autour de moi. J'étais excité comme une puce à l'idée de lui annoncer qu'il allait être arrière-grand-père. Mais mon enthousiasme fut vite freiné en entrant dans la chambre. Un infirmier s'acharnait à finir de le ligoter en lui serrant au maximum l'attache au bras. Une infirmière lui administrait un calmant dans la perfusion. Il était pris de convulsions horribles, remuant la tête comme un métronome. Une bave blanche, pâteuse s'écoulait de sa bouche, laissant échapper des râles saccadés.

_Mais que faites vous donc ? !

L'infirmier venait à mon encontre.

-Ne vous inquiétez pas . Il est en crise, nous prenons soin de lui.

-Comment ça, il est en crise?! Laissez moi seul avec lui, s'il vous plaît ?!

Je m'asseyais sur le bord du lit et je le caressais comme une mère cajole son enfant pour qu'il s'endorme. Peu à peu, les râles se transformaient en des plaintes pour devenir des soupirs de soulagement. Il se calma rapidement?! Je savais qu'il avait senti ma présence, du moins-perçu j'en étais persuadé.

-Alors papy, tu nous lâches la goupille ?! C'est Julien ton petit fils .j'ai une nouvelle qui va te faire plaisir. Tu connais Isa ?! Avec laquelle tu me demandais d'être gentil avec elle. Ben ,elle nous a fait un cadeau. Tu vas avoir un arrière petit fils ... ou fille qui sait ?!..T'es content, hein Roger.. t'es content ?!

Malgré les gémissements, il esquissa un léger sourire. Dans ses yeux fades sortant de la pénombre, je vis une lueur qui brillait comme le dernier éclat d'un phare avant l'aube. Puis il s'endormit lentement dans un sommeil médicamenteux.

-Monsieur ?! L'infirmière chef demande à vous voir.

La tête vide, je suivais la jeune fille qui avait dérangé notre intimité. Dans un bureau, je reconnaissais la dame qui nous avait accueillis lors de notre arrivée.

« -Monsieur. Vous avez peut être été choqué de la situation à laquelle vous avez assisté ?!

-Oui quelque peu, je dois dire.

-Je tenais personnellement à vous informer des faits et de mon inquiétude. D'après le rapport de l'infirmière de nuit, votre grand-père après s'être arraché violemment la perfusion déambulait nu dans les couloirs. Au petit déjeuner il réapparaissait dans la salle commune, toujours nu et ensanglanté car il s'était de nouveau arraché la perfusion. -Vous croyez qu'il sombre dans la folie?!

-Je dois dire que cela arrive rarement dans notre établissement. Je ne suis pas assermentée pour donner un diagnostic mais mon expérience professionnelle me permet de dire que votre grand-père souffre car il refuse la porte de la sénilité. Vous êtes désormais son seul lien avec le réel mais jusqu'à quand ?!

-Justement, jusqu'à quand ?!

- Malheureusement, je ne peux vous répondre. Dieu seul le sait.

-Mais alors, s'il le sait pourquoi laisse t'il souffrir cet homme?!

-Dieu seul le sait.

Les jours suivants, la déchéance allait atteindre son paroxysme. je n'arrivais presque plus à établir le contact avec lui. Il était devenu un légume qui continuait à se détruire de l'intérieur et je trouvais inhumain de vouloir à tout prix préserver sa vie. J'avais le cœur brisé par une telle décadence. C'était un château de cartes dont les lames s'envolaient une à une pour ne laisser que l'as de cœur. A ce stade, il ne pouvait pas exister de guérison. Le processus était irréversible. je devais absolument abréger son calvaire .Lors de la visite du docteur de famille, je demandais à ce dernier:

-Docteur, vous ne voulez pas augmenter les doses de médicaments ?

-Vous voulez que j'euthanasie votre grand-père ?

-Vous croyez que c'est une solution de le maintenir en vie ?

- Non mais c'est mon devoir et je suis aussi triste que vous, de voir Roger dans cet état

-Pourriez vous, s'il vous plait, me fournir une dose mortelle de morphine ?!

Il me regarda droit dans les yeux, le visage grave, et resta quelques minutes à tourner en rond dans la pièce puis il ouvrit sa sacoche pour y sortir une grosse ampoule et une seringue.

-Tu remplis la seringue entièrement. Tu chasses l'air et tu la plantes dans la perfusion. Tu envoies progressivement la morphine dedans et le résultat sera celui que tu désires. Maintenant, je dois t'avertir, en aucuns cas je ne veux être mêler à ton acte. je dirais simplement qu'une ampoule de morphine et une seringue ont disparu de ma sacoche..

Par la fenêtre de la chambre, je regardais l'automne s'imposer dans le parc, l'arme du crime à la main. une nouvelle saison débutait et les feuilles des arbres tombaient sur le sol. J'allais achever sa vie pour

que la paix soit avec lui et je remplissais la seringue de ce liquide incolore dont les vertus apaiseront son âme. je fis couler quelques gouttes de l'aiguille et m'assurais à la lumière du jour, qu'aucune bulle d'air ne traînait. Le boïng de son dernier voyage était prêt à décoller et je l'embrassais tendrement avant le départ, en prenant une dernière fois sa main froide dans la mienne.

-Bon voyage papy, je t'aime.

L'aiguille se planta aisément dans la perfusion et je poussais doucement le piston.

-Regarde papy, nous sommes sur l'eau. Tu vois comme la nuit est belle. Regarde toutes ces étoiles dans le ciel, elles brillent pour toi. Sens tu la bise marine qui s'est levée, le jour ne doit pas être loin. On entend même les rires, les voix des terres qui ricochent sur l'eau. Il est temps d'aller lever les filets, tu ne crois pas ?! Ouh la la, ils sont lourds, la pêche va être bonne. Regarde ces belles loubines prises dans le tramail. Leurs écailles sont autant d'éclats de verre sous ta lampe frontale. Oh la belle daurade!! C'est une royale. Curieuse, elle voulait sûrement venir te voir. Et tous ces vendangeurs qui se sont donné rendez vous. Tiens!! Jeanne est venue t'attendre sur la plage. Elle fait les cent pas en scrutant l'horizon. Elle s'envole au dessus des flots pour venir te rejoindre. Comme elle est belle !! Regarde comme elle virevolte dans les airs, elle est si heureuse de te retrouver. Tiens!! Tous ceux qui t'ont aimé sont là aussi, les pieds dans l'écume. Oh, ils disparaissent comme une volée de moineaux pour vous rejoindre. Maintenant, je vous vois tous. La barque est trop petite mais vous êtes enfin réunis. Tu vois le gars sur la plage qui vous fait des signes d'adieux de la main et qui maintenant pleure son désarroi?! C'est Julien ton petit fils, qui t'aime. Le piston venait d'achever sa course annonçant la fin du voyage. Son visage légèrement bleuté dégageait enfin de la sérénité. Les yeux fermés, la bouche entrouverte, il semblait avoir rejoint sa barque. quand l'infirmière chef entra dans la chambre un lourd silence s'installa dans la pièce. Elle resta figée debout observant l'objet du délit planté dans la perfusion Je regardai l'effroi de cette femme qui hurla sa colère mais aucune de ses paroles n'arriva à mes oreilles. C'était comme si je regardais la télévision en ayant coupé le son. Elle constata que la mort flottait dans le lit en m'invectivant tout son fiel.

-Monsieur, je vais devoir faire un rapport sur votre geste. Sachez que je n'approuve aucunement, je le récusé même. Les gens en fin de vie, malgré leurs souffrances, ne se donnent jamais la mort eux même. Aussi paradoxalement que cela puisse paraître. De quel droit vous permettez vous de décider pour lui ?! Vous allez à l'encontre de graves problèmes, vous savez ?! Sortez maintenant.. Hors de ma vue.

-Madame, sachez seulement que cette décision, ce geste, ne concerne que moi. Je reste persuadé d'avoir fait le bon choix. Maintenant, qui pourra

me dire si j'avais raison, ou si j'avais tort ?! Dieu seul le sait.

Sur la plage, la pluie avait lavé les couleurs en imposant un écran gris. Les haubans des voiliers qui tintaient contre le mat ressemblaient aux cloches annonçant la dernière messe. La mer déchaînée affirmait sa fureur ou sa tristesse mais au large, à travers de gros nuage, une éclaircie perçait la grisaille pour indiquer la route aux naufragés.